



EDYTA KOCIUBIŃSKA

Université Catholique de Lublin Jean-Paul II, Pologne



<https://orcid.org/0000-0002-4848-7693>

Comment tromper le destin ? Scénarios de révolte chez Huysmans et Gourmont

How to cheat fate?

Scenarios of revolt in Huysmans and Gourmont

Abstract

Convinced that the material world is nothing but a prison, that any escape ends in failure, heroes of the French novels of the late 19th century fall into the trap of powerlessness. Overcome by pessimism, the protagonists do not give up the struggle: they seek salvation in art, neurosis and artifice, inventing subtle subterfuges to deceive their senses with pleasant illusions. In our study we will try to show how the heroes of Huysmans and Gourmont undertake this challenge, with or without success, at the very peril of their physical and mental balance. In defiance of a hostile environment, they transform their imagination into a superior force capable of dominating reality. Forced into a desperate search for the new, the rare, the strange, they attempt to overcome the chimeras of powerlessness.

Keywords: fate, revolt, neurosis, artifice, *fin-de-siècle*, Huysmans, Gourmont.

« Nostra vita a che val ? solo a spregiarla. »

[« Notre vie, à quoi est-elle bonne ? seulement à la mépriser. »]

Giacomo Leopardi, *Canti*, « A un vincitore nel pallone »

La période où le siècle touche à sa fin s'appuie sur une conception très pessimiste de la vie humaine. Si tout est sur le point de s'effondrer, si le monde, plongé dans la décadence, est condamné à une apocalypse inévitable, que peut-on faire ? Se rendre en acceptant l'inéluctable ou essayer tout de même de se défendre, voire lutter contre cette crise imminente ? En 1877 déjà, Elme-Marie Caro posait cette question lancinante :

Est-il vrai que le monde soit mauvais, qu'il y ait un mal radical, absolu, invincible, dans la nature et dans l'humanité, que la vie soit le don funeste d'un pouvoir malfaisant ou la manifestation d'une volonté déraisonnable, est-il vrai, en un mot, que l'existence soit un malheur, et que le néant vaille mieux que l'être ? (1877, p. 241)

Vers la fin du siècle, ce profond sentiment de pessimisme va se transformer en malaise existentiel renforcé par une haine de la réalité ambiante. Convaincus que l'univers matériel n'est qu'une prison, que toute évasion se solde par un échec, les victimes de cette période crépusculaire tombent dans le piège séduisant de la déchéance, devenant les esclaves de l'impuissance. En cherchant une armure qui les protégera contre la réalité, ils choisissent l'individualisme et le plaisir esthétique qui représentent les dernières valeurs d'un monde qui les a perdues, comme l'a finement montré René-Pierre Colin (1979) dans son étude *Schopenhauer en France : un mythe naturaliste*.

Mais avons-nous le droit d'associer uniquement la période décadente à l'image du déclin ? Dans une conversation rapportée par Ernest Raynaud, Paul Verlaine déclarait en 1886 :

« J'aime, dit-il, le mot de décadence tout miroitant de pourpre et d'ors. J'en révoque, bien entendu, toute imputation injurieuse et toute idée de déchéance. Ce mot suppose au contraire des pensées raffinées d'extrême civilisation, une haute culture littéraire, une âme capable d'intensives voluptés [...]. « Il y a aussi dans ce mot une part de langueur faite d'impuissance résignée, et peut-être du regret de n'avoir pu vivre aux époques robustes et grossières de foi ardente, à l'ombre des cathédrales. (1886/1920, p. 64–65)

Or, Louis Sérizier, dans un article paru dans *Le Voltaire* du 4 mai 1886, propose une caractéristique plutôt décevante de l'individu fin-de-siècle, englobant toutes ses obsessions, poussées au paroxysme : « Être fin de siècle, c'est n'être plus responsable ; c'est subir d'une façon presque fatale l'influence des temps et du milieu ; c'est prendre tout simplement sa petite part de la lassitude et de la corruption générales ; c'est pourrir avec son siècle et déchoir avec lui... »¹.

La littérature finisécularaire reflète fidèlement cette image fataliste. Condamnés à « une existence soumise aux nécessités impitoyables du déterminisme physique, physiologique et social qui écrase l'homme sous les lois de l'hérédité, l'espèce sous celle de l'Évolution » (Pierrot, 1977, p. 19), les héros des romans fin-de-siècle tentent de vaincre les chimères de la destruction inévitable².

¹ Vu le caractère limité de la présente étude, nous nous permettons de renvoyer les lecteurs aux pertinents travaux consacrés à l'esprit fin-de-siècle et à la notion de décadence par Jean et Marie-France David-de Palacio.

² Voir aussi Jouve (1989) ; Przyboś (2002) ; Winock (2017) ; Schellino (2020).

Ils cherchent le salut dans l'art, la science, l'occultisme en inventant de subtils subterfuges pour tromper les sens d'agréables illusions. Afin de rendre le jeu encore plus excitant, ils ont aussi recours aux stupéfiants, à la névrose³.

Examinons deux personnages crépusculaires qui réalisent différents scénarios de révolte chez Huysmans et Gourmont. Dans notre étude, nous essayerons de montrer comment ils relèvent le défi d'échapper à la réalité qui les emprisonne au péril même de leur équilibre physique et mental tout en sachant que le spectre de l'échec plane sur leurs efforts. Ils fondent leur vie sur la création de leur personnalité, se révoltent contre le vulgaire et l'ennuyeux, se consacrent à de permanentes provocations en entraînant le lecteur dans une sorte de jeu fascinant.

Les extravagances de l'esthète décadent : Jean des Esseintes

Dans *À rebours* de Joris-Karl Huysmans, dégoûté par le monde « composé de sacripants et d'imbéciles » (1977, p. 84), Jean des Esseintes décide de « se calfeutrer dans une retraite » (1977, p. 85) où il pourra s'adonner aux plaisirs qui satisferont son imagination débordante. Il déménage à Fontenay, abandonnant le public choqué par ses extravagances de dandy, tel le repas de deuil. En s'enfermant dans sa thébaïde raffinée, il crée un monde fantasmagorique dans lequel il voyage dans le temps et l'espace soit grâce à « un retour aux âges consommés, aux civilisations disparues, aux temps morts », soit grâce à « un élan vers le fantastique et vers le rêve » (1977, p. 289).

Tout en suivant le précepte de Schopenhauer, le héros se consacre à la recherche intense du rare, de l'étrange. Il n'hésite pas à mettre l'art à la place de la vie en rejetant les valeurs morales pour respecter uniquement les valeurs esthétiques. Amateur et connaisseur des correspondances inopinées entre les sens, il mène différentes expériences lors desquelles le parfum mène à la peinture, la peinture à la musique, la musique à la force des couleurs⁴. Il s'adonne avec une volupté inouïe à une tentative assez audacieuse, procédant à un dérèglement de tous ses sens et acceptant les règles d'un jeu qui s'avère destructif pour lui. Plus la jouissance désirée est extravagante, plus le plaisir ressenti de l'avoir assouvie est grand, mais finalement les objets qui pourraient satisfaire son esprit malade deviennent impossibles à trouver⁵. Sa santé s'affaiblit au fur et à mesure que les

³ Voir à ce sujet Liedekerke (2001) et Crocq (2020).

⁴ Ces synesthésies sont l'œuvre d'un alchimiste excentrique, car, comme le remarque avec justesse Gisèle Séginger, le héros « possède une syntaxe générale de l'art, seule capable de faire, avec des arts différents une œuvre unique destinée aux cinq sens ». Voir Séginger (1991, p. 72).

⁵ Voir à ce sujet Kociubińska (2021, p. 174–190).

expériences qu'il pratique deviennent de plus en plus recherchées, la névrose s'empare de son esprit et son corps souffre de l'excès des sensations.

Or, comme le remarque Laure de La Tour, « le sang perdu ou malade, les nerfs 'détraqués' sont les conditions, le prix à payer, d'une 'cervelle' plus stimulée, c'est-à-dire de facultés mentales et imaginatives plus fines et plus développées que chez l'homme sain » (2018, p. 188). Séparé de la réalité vulgaire, occupé par des voyages dans le temps et l'espace par l'intermédiaire de l'art, engagé dans ses expériences bizarres avec les parfums, les liqueurs, les fleurs, des Esseintes ruine son système nerveux. Comme le conclut Gérard Peylet, il « se révèle être un abîme de sensations artificielles. Lorsque toutes les expériences sont épuisées, il ne demeure presque plus rien de son être, il se retrouve dépossédé de son intériorité, alors qu'il a précisément cherché à l'enrichir » (2000, p. 61)⁶.

Et pourtant, son parcours fascine, rappelons le fragment de la fameuse citation de Jean Lorrain : « Tout le monde voulut avoir possédé une tortue laquée d'or et sertie de pierreries, tout le monde voulut avoir rêvé des symphonies de parfums et de saveurs, [...] tout le monde avait eu des cauchemars d'orchidées et des visions à l'Odilon Redon, ce fut à dégoûter d'être un raffiné d'art et un compliqué des sensations » (*L'Événement*, le 19 mai 1887). D'où vient cette vogue ? Répondons en évoquant la réflexion de Guy de Maupassant : « Mais pourquoi donc ce névrosé m'apparaît-il comme le seul homme intelligent, sage, ingénieux, vraiment idéaliste et poète de l'univers s'il existait ? » (*Gil Blas*, le 10 juin 1884). Le culte de l'art et les expériences esthétiques permettent au héros de trouver un apaisement dans le rêve et de fuir — au moins pour un instant — une réalité odieuse. Ainsi, il n'est pas surprenant que le public contemporain imite aveuglément les extravagances du duc des Esseintes sans prêter attention aux suites fâcheuses de sa quête.

Il ne parvient pas à tromper le destin et vit douloureusement l'échec de son scénario de révolte. Son univers raffiné, construit en opposition au monde réel, est conçu comme un refuge contre l'espace et le temps qui s'écoule. La fin du règne de l'artifice est vécue par des Esseintes à travers une expérience douloureuse qui met fin à sa vie idyllique. Le médecin lui ordonne de retourner dans une société qu'il déteste, un monde hostile qui le dégoûte et le repousse. Le héros n'a plus le choix : il doit revenir à la nature et à un mode de vie normal ou mourir. La névrose qui lui a permis de créer la personnalité extraordinaire dont il rêvait, le nourrissant des impressions d'art dont il avait besoin, finit par le trahir et se retourner contre lui. Sa victoire sur la réalité ambiante n'est qu'éphémère, l'artifice perd dans l'inévitable combat contre la nature.

La lutte de des Esseintes montre que la névrose et l'artifice conduisent au néant des êtres vulnérables qui espéraient y trouver un secours, voire un remède

⁶ Voir aussi A. A. Greaves (1953, p. 24–32); Gaillard (1980, p. 129–140); Peylet (1979, p. 22–38).

à leur drame existentiel. Malheureusement, au lieu de donner un sens à leur vie, ils approfondissent la crise spirituelle et exacerbent le malaise qui pousse le protagoniste dans l'abîme du malheur. Pourtant, malgré toutes les embuches qui les guettent, les héros fin-de-siècle éprouvent un besoin désespéré de combler le vide de l'âme dont ils souffrent, comme nous le verrons chez Gourmont.

La lutte de l'écrivain cérébral : Hubert d'Entragues

Dans le cas du héros de *Sixtine. Roman de la vie cérébrale* de Remy de Gourmont, la source de la détresse réside dans son impuissance, voire son incapacité à exister et sentir à la manière des individus qui l'entourent, car sa vie est dominée ou plutôt subordonnée à son esprit envahi par les hallucinations :

Paris, ce n'était pour lui, ni la rue, ni le boulevard, ni le théâtre ; Paris, pour Entragues, était confiné dans les bornes assez étroites du « cabinet d'étude », peuplé des bons fantômes de son imagination. Là, s'agitaient obscurément des êtres tristes et vagues, pensifs et informes, qui imploraient l'existence. Entragues vivait avec eux dans une familiarité presque inquiétante. Il les voyait, les entendait, se transportait avec eux dans le milieu nécessaire à leur activité, bref subissait les phénomènes les plus aigus de l'hallucination. (Gourmont, 1890/1923, p. 18–19)

Tourmenté par l'explosion des réflexions qui envahissent ses pensées et ses sentiments, Hubert d'Entragues est incapable de se libérer et de commencer à agir, « rongé par la rouille d'une dévorante indécision » (Gourmont, 1890/1923, p. 160). Il possède « une âme qui veut, une âme qui sait l'inutilité du vouloir, une âme qui regarde la lutte des deux autres et rédige l'Iliade » (1890/1923, p. 165–166) en avouant avec lucidité qu'il est condamné à s'autoanalyser sans trêve :

Je ne sais pas vivre. Perpétuelle cérébration, mon existence est la négation même de la vie ordinaire, faite d'ordinaires amours. [...] Si je pouvais jamais m'abstraire de moi au profit d'une créature, ce serait à la manière d'un imaginaire, en recréant de toutes pièces l'objet de ma passion, ou bien, comme un analyste, en scrutant minutieusement le mécanisme de mes impressions. (Gourmont, 1890/1923, p. 34)

Entragues devient l'esclave de ce perpétuel besoin d'explorer les contrées de son esprit, état que Sylvie Thorel-Cailleteau appelle « hypersubjectivisme » (1994, p. 181). Il rejoint ainsi le cercle des personnages dotés d'« une extrême

conscience»⁷, aux côtés du héros huysmansien et de bien d'autres personnages fin-de-siècle. Il est déchiré entre les besoins de ses sens et sa quête d'idéal, mais se souvient de la leçon de Schopenhauer : «la volupté des sens est l'opposé de l'enthousiasme qui nous ouvre le monde idéal» (1900, p. 128). Il avoue : «[...] je serai puni par un effrayable désappointement d'avoir cherché l'oubli de moi-même en dehors de moi-même, d'avoir trahi l'idéalité...» (Gourmont, 1890/1923, p. 128).

Nous serons donc témoins de sa lutte entre la fidélité à l'idéal et les pièges de l'amour, lutte qui finira par l'échec de son plan pour séduire Sixtine, ennuyée par sa permanente indécision. Comme le note avec justesse André Karátson, leurs rencontres ressemblent à «une série de valse-hésitations cocasses ponctuées par des échecs, car tantôt Hubert manque le moment propice, tantôt il risque sa chance au moment où il n'en a aucune» (1989, p. 112).

Comme le note Wiesław Mateusz Malinowski, dans le cas du héros gourmontien on peut observer la même stratégie de l'échec qu'avaient déjà mise en œuvre Daniel Prince dans *Les Lauriers sont coupés* ou Jean des Esseintes dans *À rebours*, stratégie qui s'appuie sur le refus d'agir et entraîne le désenchantement : «Hubert d'Enragues se range dans la catégorie manifeste des esprits qui reconnaissent le caractère inconciliable de leur idéal avec la vie, mais qui préfèrent leur idéal à la vie» (Malinowski, 2003, p. 82). Il défend sa dépendance à la maladie cérébrale en expliquant — comme tous les malades — qu'il ne peut pas s'en passer, car elle est en même temps la source de son inspiration. Or, il est conscient qu'elle le conduit tout droit à la catastrophe : «J'ai voulu pénétrer chaque chose, en son essence ; [...] j'ai cru, en les dédoublant, doubler mes sensations, je les ai anéanties» (Gourmont, 1890/1923, p. 160). Il décide de chercher le secours dans l'art, à savoir l'écriture du roman *L'Adorant*⁸. Son projet fait aussi penser au précepte que nous retrouvons chez Gabriele D'Annunzio : «Il faut *faire* sa propre vie comme on fait une œuvre d'art. Il faut que la vie d'un homme intellectuel soit son œuvre propre. La vraie supériorité est là tout entière» (1897, p. 31).

Cet exercice d'écriture créative semble être une sorte de protection contre l'ennui, le mal du siècle qui suspend sa course. Mais en même temps, il conduit à une inévitable névrose que d'Enragues ne peut plus contrôler : «Je croyais qu'une passion aurait refait la synthèse de ma volonté ; il est trop tard, les éléments dispersés sont devenus irréconciliables» (Gourmont, 1890/1923, p. 160). Cette fragmentation de sa personnalité, qui rappelle l'éparpillement des pièces dans un jeu de puzzle, le rend impuissant à recoller les morceaux de son moi. *L'Adorant* conclut sur le constat d'un écrivain qui accepte son destin : «Si la vie

⁷ Voir à ce sujet Michelet-Jacquod (2008).

⁸ Comme le note judicieusement Julien Schuh, «c'est depuis cette position détachée qu'il pourra le mieux influencer sur la réalité» (Schuh, 2008, p. 8).

m'échappe, la transcendance m'appartient ; je l'ai payée assez cher, je l'ai payée du prix de toutes les joies terrestres » (Gourmont, 1890/1923, p. 310), affirme-t-il. Après une période de travail intense, il découvre que son âme et son esprit sont complètement dépourvus de force. Il peut, comme Jean des Esseintes, reprendre l'aveu de Monsieur de Phocas : « Les raffinements et les recherches du rare conduisent finalement à la décomposition et au néant. Tous et toutes sentent en moi un être hors nature, un automate galvanisé de convoitises [...] mais un automate, c'est-à-dire un mort » (Lorrain, 1901/1966, p. 185).

En guise de conclusion

Faisons une petite parenthèse comparatiste en rappelant le destin du duc Jarosław Lubowiecki, le héros du roman inachevé de Tadeusz Miciński, *Mené-Mené-Thekel-Upharism!... Quasi una phantasia*, écrit entre 1913 et 1914 et peu connu, même en Pologne⁹. Son héros est l'unique héritier « de la fortune et de la folie » (Miciński, 1931, p. 31, notre traduction), le dernier rejeton d'une famille de très ancienne noblesse dégénérée. Jarosław caractérise ainsi les contradictions ambiguës de sa personnalité qui le conduisent d'un échec à l'autre :

Il y a en moi quelque chose d'héroïque, qui attaque les cieux — et, en même temps, l'impossibilité de faire le moindre pas en avant.

J'ai 25 ans — et la vie brisée comme un bâton. Quand je regarde en arrière, une grande tache noire ; quand je regarde en avant, un rocher dur et froid. J'ai été Faust et Prométhée.

Je suis maintenant vivant sans vie, nostalgique sans nostalgie, — et errant sans erreur —, mon navire, privé de compas et de gouvernail, vogue dans le lointain inconnu (Miciński, 1931, p. 49–50, notre traduction).

D'une certaine manière, cet aveu réunit les traits caractéristiques des deux personnages que nous venons de présenter. L'incapacité à avancer fait penser à Hubert d'Enragues qui, terrifié par son impuissance à prendre une décision, ne cesse d'explorer les contrées de son esprit. Notons également que le portrait d'un homme sans vie dont le navire est dépourvu de boussole est une transposition du destin de des Esseintes, quittant Paris et s'enfermant dans la sphère de l'univers intérieur pour naviguer sur les mers et les océans des livres, des tableaux, des odeurs et des saveurs.

⁹ Il a été publié de façon posthume en 1931. Cette première et unique édition contient deux manuscrits du roman (A et B) ; étant donné le caractère limité de la présente étude, nous nous bornerons à l'analyse du manuscrit A, dont il manque les 6 premières pages, comme l'annoncent les rédacteurs de l'édition.

L'excentricité de Lubowiecki provoque son aliénation, il s'enferme dans son château de Ladawa et s'abrite derrière différentes poses. En préparant la mise en scène du spectacle de sa vie, le duc Jarosław joue le rôle du démiurge suprême, nous passons constamment « d'un monde onirique au monde réel et vice-versa. Ces va-et-vient entre les deux réalités donnent parfois l'impression de participer à un voyage dans des contrées où tout n'est que luxe, calme et... cruauté, car on peut observer une certaine prédilection du duc pour le sadisme et le crime » (Kociubińska, 2017, p. 89–90). Le manuscrit restant inachevé, nous ne savons pas s'il a été obligé, comme le héros de Huysmans, de retourner dans un monde qu'il détestait, subissant l'échec de son entreprise, ou s'il a partagé le sort du protagoniste gourmontien, tombant dans l'abîme de la dissolution de son moi.

On voit par ce qui procède que les écrivains finiséculariens conduisent leurs héros sur des chemins sinueux, stimulent leur esprit, mais les condamnent à un échec inévitable. En revendiquant le droit à l'invouable, à l'illusion, à l'indécision, à l'excentricité, comme dans le cas des personnages que nous venons d'analyser, ils accumulent des difficultés, tendent des pièges afin de les forcer à lutter contre le monde réel qui les emprisonne et leur impose ses règles impitoyables. C'est justement ce refus radical de toute obéissance aux normes sociales, morales et artistiques qui fascine tant dans leur lutte. Par mépris d'une hostilité ambiante, ils s'acharnent à découvrir les forces de l'inconscient, ils partent dans cette quête désespérée du nouveau, du rare, de l'étrange. Nous avons observé qu'ils deviennent les otages de la névrose et de l'artifice, leurs plus fidèles complices. Leurs tentatives de tromper le destin finissent mal et ils découvrent qu'on ne peut pas vivre longtemps contre la nature. Dans les deux cas, celui de des Esseintes comme celui d'Enragues, les excès d'artifice conduisent à une impasse tragique : une crise de la sensibilité, un abatement de l'âme. Au fil des expériences esthétiques, le plaisir de l'artifice devient souffrance ; et si, dans un premier temps, les deux protagonistes sont heureux de cultiver la névrose, de la maîtriser, peu à peu ils ne parviennent plus à la dominer. Ils finissent par devenir les esclaves d'une maladie aggravée par un recours frénétique à l'artifice dans le cas Huysmans et à l'illusion dans celui de Gourmont.

Notre étude n'est que l'esquisse de tout un panorama des romans de révolte qui occupent une place importante dans la littérature de la fin du XIX^e siècle. Peuplés de silhouettes d'artistes ou d'écrivains ratés¹⁰, d'excentriques névrosés ou morphinomanes, de scientifiques persécutés par des idées folles, ces romans rassemblent une illustre galerie de personnages qui sont devenus mythiques et qui continuent à fasciner les lecteurs. Vivant dans un monde apocalyptique, ils savent que leur devoir premier est de confronter l'existence, qui, pour reprendre les paroles de Schopenhauer, « a le caractère d'une grande mystification, pour

¹⁰ Voir à ce sujet Stiénon (2020).

ne pas dire une duperie... » (1900, p. 56). Même si cette duperie les emprisonne, déçoit et ne laisse aucun espoir de se libérer.

Bibliographie

- Caro, E.-M. (1877). La Maladie du pessimisme au XIX^e siècle. *Revue des Deux Mondes*, 3(24), 241–268.
- Colin, R.-P. (1979). *Schopenhauer en France : un mythe naturaliste*. Presses Universitaires de Lyon.
- Crocq, L. (2020). *Névroses et névrosés fin-de-siècle (1880–1900)*. Imago.
- D'Annunzio, G. (1897). *L'Enfant de volupté* (G. Hérelle, Trad.). Calmann-Lévy. (Texte original publié 1889)
- Gaillard, Fr. (1980). *À rebours* ou l'inversion des signes. In *L'Esprit de décadence*, Vol. I, Actes du colloque de Nantes, 21–24 avril 1976 (p. 129–140). Librairie Minard.
- Gourmont, R. (de). (1923). *Sixtine. Roman de la vie cérébrale*. Mercure de France. (Texte publié 1890)
- Greaves, A. A. (1953). Connaissance et déception de soi dans *À rebours*. *Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans*, 50, 24–32.
- Huysmans, J.-K. (1977). *À rebours*. Gallimard. (Texte publié 1884)
- Jouve, S. (1989). *Les Décadents. Bréviaire fin de siècle*. Plon.
- Karátson, A. (1989). Les arcanes de l'idéalisme (Réception esthétique de Schopenhauer dans *Sixtine* de Remy de Gourmont). In A. Henry (Dir.), *Schopenhauer et la création littéraire en Europe* (p. 103–117). Méridiens / Klincksieck.
- Kociubińska, E. (2021). Le dandy fin-de-siècle en proie à la névrose : les (més)aventures de Jean des Esseintes dans *À rebours* de Joris-Karl Huysmans. In E. Kociubińska (Dir.), *Romanciers fin-de-siècle* (p. 174–190). Brill-Rodopi.
- Kociubińska, E. (2017). Le cas étrange du duc Jarosław. *Mené-Mené-Thekel-Upharism!... Quasi una phantasia* de Tadeusz Miciński (1931). In A. I. François, E. Kociubińska, G. Pham-Thanh & P. Zoberman (Dir.), *Figures du dandysme*, 25 (p. 81–94). Peter Lang.
- La Tour, L. de. (2018). De la défaillance à la faille. Deux aspects de la névrose de Des Esseintes. In J. Solal (Dir.), *À rebours. Attraction-désastre*, Vol. II : *Désastre* (p. 179–197). Classiques Garnier.
- Liedekerke, A. de. (2001). *La Belle Époque de l'opium*. Éditions de la Différence.
- Lorrain, J. (1887, 19 mai). Paris d'aujourd'hui. *L'Événement*.
- Lorrain, J. (1901/1966). *Monsieur de Phocas*. Le livre-club du libraire.
- Malinowski, W. M. (2003). *Le roman du symbolisme*. Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Maupassant, G. (de). (1884, juin 10). Par delà. *Gil Blas*.
- Michelet-Jacquod, V. (2008). *Le roman symboliste : un art de l'« extrême conscience »*. Droz.
- Miciński, T. (1931). *Mené-Mené-Thekel-Upharism!... Quasi una phantasia*. Wydanie z rękopisów pod red. Artura Górskiego i Czesława Latawca.
- Peylet, G. (1979). Artifice et expérimentation du Moi dans *À rebours*. *Bulletin de la Société Joris-Karl Huysmans*, 70, 22–38.
- Peylet, G. (2000). *J.-K. Huysmans : la double quête. Vers une vision synthétique de l'œuvre*. L'Harmattan.
- Pierrot, J. (1977). *L'imaginaire décadent (1880–1900)*. Presses Universitaires de France.

- Przyboś, J. (2002). *Zoom sur les décadents*. José Corti.
- Raynaud, E. (1920). *La Mêlée symboliste. Portraits et souvenirs. I. 1870–1890*. La Renaissance du livre.
- Séginger, G. (1991). *À rebours*, le roman de l'écriture. *Littératures*, 25, 69–80.
- Schellino, A. (2020). *La pensée de la décadence de Baudelaire à Nietzsche*. Classiques Garnier.
- Schopenhauer, A. (1900). *Pensées et fragments* (J. Bourdeau, Trad.). Félix Alcan.
- Sérizier, L. (1886, 4 mai). *Le Voltaire*.
- Schuh, J. (2008, novembre). « La vieille maladie des noix vides » : paranoïa herméneutique dans *Sixtine*. Colloque « Modernité de Remy de Gourmont ». Caen, France.
- Stiénon, V. (2020). Banalité, délégitimation, oubli : des conditions du ratage en littérature. *COnTEXTES*, 27.
- Thorel-Cailleteau, S. (1994). *La Tentation du livre sur rien : Naturalisme et décadence*. Éditions InterUniversitaires.
- Winock, M. (2017). *Décadence fin-de-siècle*. Gallimard.

Notice bio-bibliographique

Edyta Kociubińska — enseignante-chercheuse HDR en littérature française du XIX^e siècle, professeur à l'Institut d'Études Littéraires de l'Université Catholique de Lublin Jean-Paul II. Auteure de nombreuses études consacrées au naturalisme et à la décadence ; rédactrice en chef de la revue *Quêtes littéraires* ; fondatrice du *Club des Dix-Neuviémistes*, correspondante polonaise de la *Société des Études Romantiques et Dix-Neuviémistes*. Actuellement, ses recherches portent sur le dandysme littéraire en Europe au XIX^e siècle et sur le roman fin-de-siècle. Publications récentes : *Figures du dandysme*, A. I. François, E. Kociubińska, G. Pham-Thanh, P. Zoberman (dirs.), Peter Lang, 2017 ; *Le dandysme, de l'histoire au mythe*, E. Kociubińska (éd.), Peter Lang, 2019 ; *Romanciers fin-de-siècle*, E. Kociubińska (dir.), Brill, Rodopi, 2021 ; *L'Artiste de la vie moderne. Le dandy entre histoire et littérature*, E. Kociubińska (dir.), Brill, 2023.